

La position de la femme dans la société esclavagiste aux Antilles et ses conséquences actuelles

Bonnie Thomas

University of Perth (Australie)

Avec l'arrivée des colonisateurs français en Martinique et en Guadeloupe en 1635 une structure particulière dans les relations homme-femme est née, qui continue à influencer la question du pouvoir des individus suivant leur sexe aux Antilles aujourd'hui. Dès la période des bateaux négriers qui transportaient les esclaves africains vers les Caraïbes, les hommes ont été métaphoriquement émasculés : c'est-à-dire ils ne possédaient aucune femme parce qu'elles appartenaient d'abord à leurs maîtres. Ces relations entre maîtres et femmes-esclaves ont permis à celles-ci de gagner une certaine autonomie par rapport au maître et quelquefois de libérer leurs enfants de l'esclavage. Ce pouvoir des femmes, combiné avec le statut inférieur imposé aux hommes noirs, a restructuré la relation homme-femme légèrement en faveur de cette dernière. La proximité de la femme noire avec le maître et une stratégie de survie organisée autour des enfants sont à la base de la condition féminine antillaise. En l'absence fréquente de l'homme noir, surtout dans les familles de la classe ouvrière, elle est devenue le centre de la vie familiale. Dans ce contexte, c'est elle qui prend les décisions, qui éduque les enfants et qui assume la plupart des responsabilités. La position de la femme aux Antilles comprend donc plusieurs niveaux différents et elle est influencée par des facteurs sociaux, culturels, sexuels et familiaux. D'un côté, dans la famille par exemple, elles se révèlent fortes de pouvoir, d'un autre côté, elles sont victimes d'inégalités sociales qui continuent à régner dans la société antillaise actuelle. Cette communication explorera ces thèmes genrés dans les domaines littéraires et historiques.

L'esclavage et le système des plantations ont dominé la Martinique et la Guadeloupe depuis l'époque de leur colonisation en 1635 jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848. Pendant l'ère coloniale, la plantation a opéré comme l'unité socio-économique principale qui a également mené à l'aliénation et à la perte du 'moi' de la population noire. Les esclaves africains se trouvaient dans des conditions déplorables à leur arrivée dans les îles et les propriétaires des plantations estimaient à 50% la perte de leurs esclaves dans les huit premières années aux Antilles.¹ La dégradation subie par les esclaves sous ce système d'exploitation continue à hanter la Martinique et la Guadeloupe et constitue la clé pour comprendre la société contemporaine de cette région. Le récit d'une femme antillaise, Française, interviewée dans le livre de Gisèle Pineau et Marie Abraham, *Femmes des Antilles : traces et voix*, souligne l'héritage destructeur de l'esclavage: « Une grande déchirure. Déchirure de l'être, déchirure de l'âme. Déchirure du temps et de l'espace. Déchirure d'avec une terre, un peuple, une histoire, une identité. »²

¹ Gabriel Debien, *Les Esclaves aux Antilles françaises (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre/Société d'Histoire de la Martinique, Fort-de-France, 1974, p. 345.

² Gisèle Pineau & Marie Abraham, *Femmes des Antilles: traces et voix*, Stock, Paris, 1998, p. 35.

En effet, une des conséquences les plus importantes de l'esclavage est la nature de la relation homme-femme qui est née à la suite des structures sociales qui existaient entre hommes et femmes, Noirs et Blancs sous le système des plantations. Dans la hiérarchie des plantations les esclaves noirs qui travaillaient aux champs étaient tout en bas de l'échelle sociale. De plus, au sein de cette classe sociale, ce sont les esclaves *femmes* qui ont le plus souffert à cause de leur triple oppression du fait de leur race, leur classe et leur genre. Tandis que les esclaves hommes n'avaient de valeur que pour leur contribution économique à la plantation, on attendait des esclaves femmes qu'elles exécutent des tâches économiques et sexuelles. Ces faveurs sexuelles demandées aux esclaves femmes par les maîtres blancs servaient aussi à produire de nouveaux esclaves. Aux Antilles à cette époque, des relations entre des hommes blancs et des femmes noires étaient communes et acceptées comme faisant partie intégrale de la structure sociale des îles.

Bien que l'exploitation profonde soufferte par les esclaves femmes dans tous les aspects de leur vie soit une réalité historique, une autre interprétation souligne le petit degré d'autonomie que certaines femmes ont pu gagner grâce à leur corps. Les femmes avaient une situation unique du fait que leur corps pouvait être une sorte d'outil d'échange. En ayant un enfant avec un maître blanc, les esclaves femmes pouvaient parfois obtenir de meilleures conditions de travail, privilège qui ne leur était pas accordé si elles avaient des enfants noirs. De plus, il apparaît que certaines femmes ont recherché ces relations avec des hommes blancs de façon à pouvoir bénéficier de travaux moins pénibles et de traitements préférentiels pour leurs enfants. D'après le sociologue Raymond Smith, « structurellement, des unions non-légales entre des hommes d'un statut supérieur et des femmes d'un statut inférieur ne sont pas négatives : elles mènent à une amélioration dans le statut des enfants. »³ Le désir de beaucoup de femmes de « blanchir » leurs enfants afin de leur assurer un meilleur avenir souligne la force persistante de la race et de la couleur dans la société antillaise. Du fait de la survalorisation de la couleur de peau aux Antilles, surtout à l'époque de l'esclavage, il est significatif que ç'ait été les esclaves femmes qui aient eu la possibilité de dépasser les limites du système, tandis que les esclaves hommes n'en bénéficiaient pas. Selon Olive Senior, c'était, en effet, « la femme antillaise qui, dans le passé, avait la charge de faire accéder la famille à un meilleur statut. »⁴

Ainsi, la situation de la femme antillaise sous l'esclavage établit une dialectique complexe entre la triple oppression éprouvée par les esclaves femmes et le pouvoir potentiel mis à leur disposition en usant leur pouvoir sexuel. En ne niant nullement les conséquences dramatiques dont les femmes ont souffert comme victimes de ce système, l'opportunité de transformer leur exploitation en tant qu'objet sexuel en un puissant moyen de protéger l'avenir de leurs enfants leur a donné un sens d'autonomie que n'ont jamais pu posséder les esclaves hommes. De plus, les esclaves femmes, sous le système des plantations, ont gardé leur pouvoir sur leurs enfants, un pouvoir qu'on a refusé aux esclaves hommes. Bien que la reproduction n'ait pas privilégié les esclaves femmes avec des enfants noirs, parce que l'amélioration sociale et matérielle reposait sur le blanchiment de la peau et une relation intime avec le maître, la maternité a de la valeur du fait qu'elle fournissait une source constante et

³ Raymond T. Smith, *Kinship and Class in the West Indies: A Genealogical Study of Jamaica and Guyana*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988, p. 90. Ma traduction.

⁴ Olive Senior, *Working Miracles: Women's Lives in the English-Speaking Caribbean*, James Currey, London/Indiana University Press, Bloomington & Indianapolis, p. 27. Ma traduction.

gratuite de main-d'oeuvre. De ce point de vue, les femmes avaient plus de valeur que les hommes sous l'esclavage dans la mesure où elles pouvaient offrir des avantages économiques et sexuels aux maîtres tandis que les esclaves hommes étaient seulement des machines à travailler.

Une des conséquences les plus marquées de cette situation d'inégalité relative entre les hommes et les femmes sous l'esclavage est la manière dont beaucoup de femmes antillaises incarnent encore aujourd'hui la force et la volonté de survivre alors que beaucoup d'hommes s'engagent dans des comportements irresponsables comme l'infidélité, la violence et l'ivrognerie. La présence toute-puissante de la femme antillaise est évidente avant tout dans le rôle qu'elle joue dans la famille. De nombreuses études démontrent la primauté de la femme dans la famille, qui élève les enfants et fournit un salaire régulier. Francesca Velayoudom Faithful affirme que les femmes sont traditionnellement le bastion de la famille et que la mère passe la flamme de responsabilité à sa fille.⁵ Dans leur collection d'interviews avec des femmes antillaises, *Le Couteau seul : la condition féminine aux Antilles*, France Alibar et Pierrette Lembeye-Boy élargit ce thème. Par exemple, Agathe, une femme de 20 ans, dit : « Notre famille, c'était ma mère, »⁶ et Gerty, un professeur de 28 ans : « C'est vraiment la femme qui s'est sacrifiée pour sa famille, pour ses enfants. »⁷ Par contraste avec la force et la stabilité de la mère, beaucoup d'enfants se souviennent de l'absence de leur père et de l'irrégularité de sa participation dans la famille. Une travailleuse agricole de 62 ans, Georgette, parle de son père : « Mon père ? eh bien mon père, il m'a pas reconnue, hein...Il n'a jamais reconnu aucun de ses enfants et il a fait beaucoup d'enfants : six, de différentes mères. »⁸ L'écrivain contemporain Patrick Chamoiseau a aussi observé ce phénomène, notant que « les grandes décisions fondamentales sont toujours prises, initiées, impulsées, organisées par la femme de manière plus ou moins directe. »⁹ Reconnaisant cette réalité historique et littéraire, dans son roman *Texaco*, Chamoiseau choisit une femme comme fondatrice du quartier martiniquais, Texaco. D'après Chamoiseau, « c'est quasiment impossible que ce soit un homme...C'est tout à fait plausible, normale et historique que les femmes aient fondé Texaco. »¹⁰ Ces témoignages littéraires et sociologiques montrent que la femme antillaise est au centre de la famille et que c'est elle qui subvient aux besoins matériels et émotionnels de ses enfants, de son partenaire et de sa société.

Par ailleurs, il y a une abondance de proverbes créoles qui témoignent de la puissance de la femme antillaise par opposition à l'homme antillais. À partir d'un proverbe rendu célèbre dans le roman *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart, on démontre la capacité de la femme antillaise de survivre : « Les seins ne sont jamais trop lourds pour la poitrine. »¹¹ Faisant appel à une image maternelle, ce proverbe met en lumière l'idée que quelles que soient les difficultés dans la vie, les femmes ont toujours la force de les surmonter. L'écrivain Maryse Condé cite un autre proverbe qui établit une distinction entre les hommes et les femmes antillais en les

⁵ Francesca Velayoudom Faithful, « La Femme antillaise », *Présence Africaine*, 153, 1996, p. 112.

⁶ France Alibar & Pierrette Lembeye-Boy, *Le Couteau seul : la condition féminine aux Antilles (Vol. I)*, Éditions Caribéennes, Paris, 1981, p. 27.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁹ Patrick Chamoiseau, Interview non publiée avec Bonnie Thomas, Martinique, 26 juin 2001.

¹⁰ Chamoiseau, Interview non publiée avec Bonnie Thomas.

¹¹ Cité aussi dans Faithful, p. 116.

comparant à des fruits différents. « La femme, c'est une châtaigne, l'homme, c'est un fruit à pain. »¹² Suivant Condé, « châtaignier et arbre à pain se ressemblent, leurs feuillages sont pratiquement identiques, leurs fruits largement similaires. Cependant quand la châtaigne, arrivée à maturité, tombe, elle délivre un grand nombre de petits fruits à écorce dure semblables aux marrons européens. Le fruit à pain qui n'en contient pas, se répand en une purée blanchâtre que le soleil ne tarde pas à rendre nauséabonde. Hommage est rendu ainsi dans la tradition populaire à la capacité de résistance de la femme, à sa faculté de se tirer mieux que l'homme de situations de nature à l'abattre. »¹³

Sous le système de plantation, le maître blanc a essayé de diminuer encore plus le pouvoir de l'homme noir afin de le garder dans un état de soumission. Pour le maître, le rôle de l'esclave était d'abord celui d'une machine à travailler et, ensuite, d'engendrer plus d'esclaves. Suivant cette dégradation physique et émotionnelle, les esclaves hommes ont succombé à des comportements de dérive et d'irresponsabilité qui sont toujours évidents dans la société antillaise contemporaine. « Frustré, dépossédé, l'Antillais s'est réfugié dans des attitudes d'irresponsabilité qui ont survécu à l'évolution des Îles. »¹⁴ Une manifestation commune de cette conduite est la tendance de beaucoup d'hommes antillais de s'abandonner à des liaisons adultères. Par contraste avec l'image de la femme forte antillaise, l'image de l'homme antillais est plutôt celle d'un « coureur de jupon », décrit par l'écrivain Raphaël Confiant, par exemple, « comme un papillon. »¹⁵ À côté des textes historiques qui soulignent cette conduite typiquement masculine, il y a une multitude d'oeuvres littéraires qui renforce cette idée avec des personnages masculins frivoles comme Spéro dans *Les Derniers rois mages*, de Maryse Condé, et Sosthène dans *La Grande Drive des esprits*, de Gisèle Pineau. Raymond Smith affirme que ces comportements masculins dans le mariage et la paternité sont insistants et fréquents dans la vie sociale antillaise moderne.¹⁶

Pour beaucoup de critiques, cette instabilité masculine est un produit direct de l'époque de l'esclavage. Maryse Condé, dans son importante publication de 1979, *La Parole des femmes : essai sur des romancières des Antilles de langue française*, déclare que « l'homme antillais est conditionné par une lourde histoire. »¹⁷ D'après Livia Lesel, « l'homme Noir qui jouissait d'un pouvoir reconnu au sein de la famille et de la société africaine, subit dans le Nouveau Monde la plus profonde humiliation, car, dépossédé des valeurs ancestrales qui fondaient sa condition d'homme. »¹⁸ Pour Patrick Chamoiseau, cette émasculatation de l'homme antillais date de la transportation des esclaves africains vers les îles. Dès le début, on a traité les esclaves hommes et femmes différemment – par exemple, on a placé à bord des bateaux négriers les femmes avec leurs enfants alors qu'on a refusé aux hommes accès à leurs familles.¹⁹ En outre, constituant déjà un objet sexuel pour les hommes blancs pendant la traversée, un nombre d'esclaves femmes ont accouché d'enfants métis.

¹² Maryse Condé, *La Parole des femmes : essai sur des romancières des Antilles de langue française*, L'Harmattan, Paris, 1979, p. 4.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Condé, p. 36.

¹⁵ Raphaël Confiant, Interview non publiée avec Bonnie Thomas, Martinique, 28 juin 2001.

¹⁶ Smith, p. 117.

¹⁷ Condé, p. 36.

¹⁸ Livia Lesel, *Le Père oblitéré : chronique antillaise d'une illusion*, L'Harmattan, Paris, 1995, p. 18.

¹⁹ Chamoiseau, Interview non publiée avec Bonnie Thomas.

Chamoiseau explique les difficultés subséquentes dans la reconstitution de la famille esclave pour les hommes noirs, déclarant « qu'on ne peut pas être le mari ou l'amant de quelqu'un qui ne vous appartient jamais, qui est à la disposition du maître. De même pour le principe de paternité. On ne peut pas être père si la place du père est symboliquement occupée ou occupée de façon absolument terrible par l'image du maître. »²⁰ Encore une fois, on trouve l'idée de possession comme preuve de virilité. Beverley Ormerod, dans son article « La Représentation de la femme dans les romans antillais », réitère cette notion de l'émasculatation de l'esclave homme sous le système de plantation et note que « la déstabilisation psychologique de l'esclave homme, auquel a été refusé le droit d'être responsable dans tous les aspects de sa vie, y compris des relations sexuelles et familiales permanentes. »²¹

Une femme antillaise se souvient de son expérience comme la femme d'un tel homme : « C'était le genre d'homme insatiable qui passait chaque heure de son existence à ne songer qu'à entrer dans le corps d'une femme, hélas ! »²² Une autre femme remarque « qu'ils ne te disent jamais qu'ils te trompent...Tu sais, il rentre tard et moi avec les petits enfants...J'ai déjà travaillé toute la journée, je ne peux rien lui dire, je suis fatiguée, je dors. »²³ Même parmi les jeunes filles d'aujourd'hui, il semble que l'infidélité de l'homme fasse partie de la nature des choses. Lise, une adolescente, raconte : « Maman a bien dit : 'Les hommes, ils aiment beaucoup de femmes à la fois.' »²⁴ Ces comportements des hommes antillais qui se conduisent encore de nos jours de façon irresponsable et destructrice illustrent la persistance du passé dans la vie antillaise. De même, l'acceptation de ces comportements masculins par les femmes.

Une des conséquences les plus profondes de l'émasculatation de l'homme antillais est sa renonciation à son rôle dans la famille. Selon Maryse Condé, « je crois que c'est commun de dire que ces pères ont tendance à abandonner ou à négliger leurs enfants. Dans notre société, l'illégitimité est habituelle. Ce que je dis n'est pas du tout iconclaste. »²⁵ Une des répercussions du contrôle du maître sur les esclaves hommes est que « l'unité résidentielle dans le système de plantation était formée par la mère et ses enfants et la responsabilité de leur entretien restait avec le propriétaire. La place du père dans la famille n'était jamais sûre. Il n'avait aucune autorité externe et il pouvait être physiquement ôté à la famille à n'importe quel moment. »²⁶ Partiellement à cause de la restriction du rôle paternel sous l'esclavage, le rôle de la mère a été amplifié d'une façon permanente et il continue à caractériser la famille antillaise aujourd'hui. Livia Lesel souligne ces images contrastées de la mère et du père. « D'une part, l'importance du pouvoir maternel (mère, grand-mère, tante), son inscription toute-puissante dans la relation à l'enfant, et d'autre part, l'absence du père

²⁰ *Ibid.*

²¹ Beverley Ormerod, "The Representation of Women in French Caribbean Fiction" in Sam Haigh (ed.), *An Introduction to Caribbean Francophone Writing*, Berg, Oxford & New York, 1999, p. 116. Ma traduction.

²² Pineau & Abraham, p. 41.

²³ Alibar & Lembeye-Boy, *Vol. II*, p. 68.

²⁴ *Ibid.*, p. 229.

²⁵ Françoise Pfaff, *Conversations with Maryse Condé*, University of Nebraska Press, Lincoln & London, 1996, p. 97. Ma traduction.

²⁶ Edith Clarke, *My Mother Who Fathered Me*, George Allen & Unwin, London, 1957, p. 19. Ma traduction.

qui est présenté comme ‘émasculé’, ‘castré’ par la femme-mère, dans tous les cas ‘irresponsable’, défailant en tant que compagnon, que pourvoyeur, que père. »²⁷ De plus, « la faiblesse de sa position au sein de la famille a contribué à renforcer le pouvoir maternel, a permis à la mère et à la grand-mère d’assumer leur importance particulière observée aujourd’hui. »²⁸

Une autre explication possible pour comprendre la participation minimale de l’homme dans la famille antillaise est le manque de définition positive du rôle masculin. D’après Olive Senior, « en analysant les rôles masculins et féminins,...le rôle féminin est mieux défini par rapport à celui de l’homme. »²⁹ Alors que les modèles féminins à émuler entourent les jeunes filles qui grandissent, l’absence fréquente des hommes dans la famille prive les garçons de cette influence formative. « Les garçons grandissent dans des situations où l’identité féminine est forte, et, dans le cas où le père ou un homme plus âgé est absent, il ne peuvent pas absorber les notions de statut et d’identité masculins à travers de modèles à la maison. Sur qui le garçon se modèle-t-il? »³⁰ Ce manque de modèle masculin conduit les garçons à absorber inconsciemment l’idée que la place de l’homme n’est pas dans la famille et il apparaît comme une figure d’irresponsabilité qui papillonne et qui ne peut pas garder un travail permanent. Combiné aux effets négatifs de l’esclavage sur l’identité masculine, ce manque fréquent d’un modèle masculin à émuler crée un cercle vicieux où les enfant devenus grands perpétuent des comportements d’irresponsabilité en étant absents de la vie de leurs propres enfants. D’ailleurs, les petites filles aussi modèlent leurs attentes des hommes sur celles de leurs mères ; l’éducation perpétue donc chez les deux sexes une situation de pouvoirs inégaux.

Il est ainsi clair que l’expérience de l’esclavage a influencé énormément l’identité masculine et féminine aux Antilles. L’évolution du genre en Martinique et en Guadeloupe reste liée à ce système social qui a permis aux femmes une certaine dose d’autonomie tout en effaçant le pouvoir social des hommes noirs. L’image de la femme forte et de l’homme faible qui continue à apparaître dans les textes littéraires et historiques de la région souligne l’influence profonde de cette période qui s’est pourtant achevée il y a 150 ans sur la vie d’aujourd’hui. La position de la femme aux Antilles reste en fin de compte une sorte de paradoxe – d’un côté elles ont un pouvoir familial accru et d’un autre côté elles ont moins de pouvoir social et sexuel. Ce statut tout particulier, qui inclut des qualités et négatives et positives, leur offre avant tout l’occasion de changer les relations homme-femme dans le quotidien. De cette façon, l’avenir du genre en Martinique et en Guadeloupe n’est pas tout à fait pessimiste. Selon avocate guadeloupéenne Jane Morton Neimar, « quand l’homme [antillais] comprendra que la femme évolue non pas contre lui, mais pour et avec sa famille, la société [antillaise] tout entière prendra un nouvel essor. Aujourd’hui, je rêve d’un monde où l’homme et la femme seront des bâtisseurs respectueux de la nature. J’attends la nouvelle ère d’harmonie et de paix. Je pratique la méditation. Et je chante...Je chante pour un meilleur demain. »³¹

²⁷ Lesel, p. 32.

²⁸ *Ibid.*, p. 19.

²⁹ Senior, p. 38. Ma traduction.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Pineau & Abraham, p. 195.